



Le corps à cœur

de Blanca Li

DANSE • Avec *Corazon Loco*, sur la musique de la compositrice Édith Canat de Chizy, la chorégraphe inventorie avec humour et poésie les intermittences de l'amour.

La danse est-elle le destin de l'amour ? Peut-être, puisque sur la scène de Chaillot les dernières minutes du spectacle de Blanca Li et Édith Canat de Chizy sont celles d'un accord retrouvé, dirait-on, entre les corps, les cœurs et le chœur. Les couples semblent enfin se trouver, entrer dans la vérité tranquille d'un monde désiré. Ce n'était pas donné. Les premières minutes, après que s'est totalement déstructuré le premier dispositif scénique qui voit les chanteurs de l'ensemble Sequenza 9-3 dirigé par Catherine Simonpietri, abandonner ou jeter bas leur pupitre dans une joyeuse anarchie, sont celles de la drague dans tous ses états.

ORIGINALITÉ ET AUDACE

Les chanteurs devenus danseurs, car ils sont étonnamment hybrides (quand bien même les uns sont d'abord danseurs et les autres d'abord chanteurs) traversent et retraversent la scène sur tous les modes possibles de la caricature et de la dérision. Poses de coqs, afféteries, minauderies, manières de chattes, rires d'étalons... On rit, on sourit, on adore. Dès ce moment, la composition d'Édith Canat de Chizy se révèle dans toute son originalité, son audace. D'une certaine manière, son parti pris est minimal. Les voix,

donc de l'ensemble qui est, en même temps sur scène et danse, et une percussionniste. Les voix, que la compositrice chérit depuis sa formation avec Maurice Ohana mais qu'elle pousse, voire qu'elle traque ici dans de multiples chemins dont certains retrouvent aussi les voies de Luciano Berio dans les jeux d'onomatopées, les fantaisies de Kagel. Les percussions, quand elles interviennent,

**« Une belle
collaboration
de deux femmes
qui n'ont pas froid
aux yeux. »**

sont un discours à elles seules. Rythmes, ruptures, éclats fragiles. Mais l'un des moments les plus intenses de cette partition est sans doute celui où un seul danseur d'abord tape des mains sur le sol, sur son corps, rejoint ensuite par deux autres danseurs-acteurs-interprètes qui à leur tour entrent dans la rythmique. Moment remarquable par l'économie des moyens et la richesse du résultat.

C'est donc dans ce jeu d'union et de contradiction des voix et des corps que se succèdent les figures de l'amour. Des fleurettes contées aux désespoirs des ruptures, des idylles à deux à une bacchanale où l'on re-

connaît au passage un visage issu de Poussin et de *l'Enlèvement des Sabines*, visage dont Picasso s'empara.

TOUT CELA EN ROUGE ET NOIR

On ira même jusqu'à la grande partouze pour laquelle le décorateur Pierre Attrait est allé chercher des gravures libertines du XVIII^e siècle projetées sur les écrans de fond, ou encore des ombres chinoises pornographiques. Ces projections, dont ici et là on abuse parfois à très mauvais escient, sont ici remarquablement utilisées, avec de vrais moments de grâce quand les danseurs se tordent devant un mur de flammes pour une scène de passion et une danse du feu, mais d'autres surprises, et de taille, avec le décor, attendent un public séduit. Ou bien quand à des images de fleurs, de roses se substitue d'un coup un décor de la plus pure abstraction géométrique. Tout cela est en rouge et noir, comme il aurait plu sans doute à Stendhal, et tout cela au fond, dans la belle collaboration de deux femmes qui n'ont pas froid aux yeux, est un hymne à l'amour dont on sait depuis Dante « qu'il meut le soleil et les autres étoiles ».

Maurice Ulrich

*Théâtre national de Chaillot.
Jusqu'au 28 janvier à 20 h 30.
Dimanche à 15 heures.*